

**Nouvelles**

**Fantastiques**

**4<sup>e</sup> B et 4<sup>e</sup> C**

**Collège Albert Mathiez - Juin 2015**



Dans un village perdu au fond de la Bretagne... Deux filles. Morgane, grande, brune, baraquée, dure à cuire, crainte de tous ses camarades et qui a redoublé son CE2. Julie, jolie, blonde, élancée et brillante élève. Elles se haïssent. Depuis qu'elles se connaissent cette haine n'a cessé de croître, au point qu'elles pourraient s'entre-tuer. Maintenant en 3e, toujours dans la même classe et unies dans la même haine.

« Vous avez sûrement entendu parler de la plage Xapaar (prononcé Haraal), dit le professeur de français à ses élèves. Au Moyen Âge, une famille mongole est arrivée au village et y a élu domicile. Elle était composée d'un couple, de leurs trois fils et de leur fille de 7 ans. Un jour, la mère, qui n'aimait guère la benjamine, l'envoya faire la lessive à

la crique. La petite obéit. Sa mère la suivit. Lorsque la fillette fut installée au bord de l'eau, la mère arriva, sans un bruit, par derrière, et l'assomma avant de la noyer. Depuis l'esprit de la petite hante la plage et la forêt environnante. La disparue fait subir à tous ceux qui pénètrent en ces lieux le sort que lui a réservé sa mère. Depuis, cette plage s'appelle Xapaar (prononcé Haraal), qui signifie « maudite » en mongol. Bon, je vais vous distribuer le résumé que vous collerez dans votre cahier. »

Le professeur fouille dans son cartable de cuir et en sort un petit paquet de feuilles blanches, recouvertes d'une fine écriture régulière. Elle parcourt la salle, en jetant à intervalles réguliers une photocopie. Soudain, elle s'arrête, devant la dernière table et s'écrie :

« Oh ! Mince ! Je n'ai pas fait assez de copies. Ne faites pas le bazar, pendant que je vais en photocopier quelques exemplaires ! »

Les dix secondes qui suivirent l'envolée de la prof dans le couloir emplirent la salle de silence. Mais, la voix de Morgane le rompit brutalement :

« Eh ! Julie, j'parie que t'es pas cap d'y aller, tellement t'es trouillarde ! tonna-t-elle, une lueur de défi dans les yeux. »

La petite blonde regarda autour d'elle et constata que toutes les têtes étaient tournées vers elle. Elle releva la sienne et lança d'un air dédaigneux à sa pire ennemie :

« Si, je suis cap, j'y vais même après les cours ! »

Sa meilleure amie lui chuchota :

« T'es folle ! T'as pas entendu ce que vient de dire la prof ? ! »

Julie s'apprêtait à lui répondre, quand elle croisa le regard noir et empli de haine de Morgane. Sans pouvoir s'en détacher, elle répondit à son amie :

« Si. Mais après tout, c'est qu'un fantôme, une histoire qu'on raconte aux petits enfants pour leur faire peur et qu'ils se tiennent à carreau. »

Les cailloux crissaient sous les pas de Julie. La jolie blonde était sur le chemin de la plage Xapaar (prononcé Haraal), lorsqu'elle trébucha sur une pierre plus grosse que les autres. Elle se relevait, le genou en sang, quand elle entendit une voix qui l'interpellait :

« Eh bien, ma grande, où vas-tu comme ça ? Oh, mais tu es blessée ! Viens donc, je vais jeter un œil sur ce bobo... »

Julie s'approcha de la vieille dame qui l'invitait à la rejoindre. Elle était assise sur un banc en bois, devant une petite maison en pierre, délabrée et recouverte de lierre. Les lianes, profitant de la fraîcheur des pierres, avaient envahi toute la façade, rampant jusqu'au toit, creusant des fissures dans les murs.

Julie, arrivée à hauteur de la femme, lui montra sa blessure.

« Oh ! C'est pas joli joli tout ça ! s'écria cette dernière de sa voix rauque. Mais où vas-tu donc ? »

- Je vais sur la plage Xapaar », répondit Julie, l'air de rien.

Les pupilles de la vieille dame s'agrandirent subitement et ses mains commencèrent à trembler, comme saisies par des spasmes d'effroi.

« M... mais tu es folle !

- Bah... Pourquoi ?

- N'as-tu donc pas entendu parler de la légende ?

- Oh ! Si ! soupira-t-elle. Notre professeur de français nous a rebattu les oreilles avec cette histoire et, comme vous le dites, ce n'est qu'une légende stupide, inventée par un imposteur voulant se rendre intéressant.

- Petite sotte, ne sais-tu donc pas que tu cours à ta fin ! cria la vieille femme, ahurie, comme terrassée par une soudaine crise d'apoplexie. Julie recula lentement de quelques pas, avant de prendre ses jambes à son cou, laissant derrière elle la vieille démente.

Julie s'était remise à marcher calmement, les pieds nus et les sandales à la main sur le sable chaud. Les vagues de la mer turquoise venaient lécher ses orteils et un crabe profitait du beau soleil printanier. Julie s'arrêta pour observer les allers et venues de la bête aux pinces rouges. Et, quand le crabe retourna à l'eau, son regard se porta sur un magnifique coquillage d'un blanc céleste, nacré et à moitié enfoui sous le sable. Elle le ramassa et le porta à son oreille, le doux murmure des vagues s'en échappait. Julie se remémora l'histoire de la prof de français et les paroles de la vieille dame. Comment pouvait-on dire d'un endroit si merveilleux qu'il était maudit ? Quand elle remarqua que les reflets du coquillage n'étaient plus d'un blanc éclatant, mais d'un jaune orangé, elle releva brusquement la tête et vit que le soleil s'apprêtait à sombrer dans les flots, à présent dorés.

Elle se dressa sur ses jambes aussi vite que ses muscles, ankylosés par ce long moment passé à contempler les merveilles de la plage, le lui permettaient. Il fallait qu'elle se dépêche, il se faisait tard et elle avait encore tous ses devoirs à faire. Elle se dit alors qu'elle arriverait plus vite chez elle, en passant par la forêt.

Julie marchait d'un pas rapide, slalomant entre les arbres. Il faisait de plus en plus sombre et un gros nuage noir acheva d'enfouir la forêt dans l'obscurité la plus totale. Un éclair zébra le ciel, qui, dans le bruit fracassant du tonnerre, illumina un bref instant la forêt d'une lueur vive, comme l'éclat d'une hache sous la pleine lune. Julie, affolée, se mit à courir ; les ronces s'accrochaient à ses jambes, comme pour l'entraîner dans les entrailles de la terre et les branches tendaient vers elle leurs doigts crochus, pour l'emmener, lui semblait-il, dans leur prison de feuilles, là-haut, dans les cimes qui s'élevaient vers le ciel, telles les vipères de Méduse.

La lune jetait à nouveau sa morne lumière ; dans cette pâle lueur, on aurait dit que les arbres s'étaient retirés. Mais Julie n'y prêta pas vraiment attention. Elle n'arrêta sa

course folle que lorsqu'elle sentit une sensation de froid à ses pieds. Interloquée, elle regarda par terre : ses pieds trempaient dans une eau perlée d'une lueur argentée. Julie reconnut alors, à la faible clarté de la lune, la crique, telle que la décrivait le texte que sa prof avait distribué quelques heures plus tôt. Elle se retourna lentement. Mais, avant qu'elle ait le temps de voir son agresseur, ce fut le silence, le vide, le noir et le néant.

L'aube se levait péniblement, cernée par des nuages noirs qui avaient fait trembler la baraque de la vieille dame cette nuit-là. La femme se tourna vers la mer, espérant y trouver quelque réconfort. Les pieds dans le sable encore chaud, malgré les caprices de la météo, elle arpentait à petits pas la plage.

Soudain, l'octogénaire se pétrifia. Elle avait reconnu, flottant dans l'eau et ne faisant qu'un avec les remous des vagues, les cheveux de miel et le corps élancé de la fillette qu'elle avait rencontrée la veille.

**Océane Boschat - Manon Hamelin, 4<sup>e</sup> B, juin 2015.**



La cloche retentit, tous les élèves de 4° B se bousculèrent devant la porte de la salle 14. Ils laissèrent sortir leurs camarades de 4° C. L'un d'eux, un garçon connu pour ses frasques en tout genre, leur lança d'un air anormalement inquiet : « Tenez-vous à carreau... Monsieur Martin a l'air de très mauvais poil aujourd'hui ! ». Puis, il s'éloigna à toutes jambes, comme s'il avait le diable aux trousses.

Le professeur fit entrer les élèves dans la salle de sciences physiques. Un lourd silence y régnait. Malgré la chaleur étouffante, les fenêtres étaient fermées. Une odeur écœurante de sulfure d'hydrogène flottait encore, vestige d'une expérience menée dans le cours précédent. Elle se mêlait aux forts relents de déodorant dont les



garçons s'étaient aspergés après la séance d'EPS. Personne n'osait demander l'autorisation d'aérer, tant il était évident que le professeur n'était pas d'humeur à leur accorder quoi que ce soit.

Pourtant, au bout de quelques instants, Arthur - l'agitateur en chef de la classe - n'y tenant plus, provoqua Monsieur Martin en lui demandant d'un ton désinvolte :

« Alors, y paraît qu'on s'est levé du mauvais pied c'matin ? » Très fier de lui, il jeta des regards amusés à tous ses voisins. Mais son sourire en coin se figea bien vite, quand il vit le professeur se lever d'un bond. Sous les yeux médusés de ses élèves, Monsieur Martin, dont la peau virait à l'écarlate et dont les pupilles semblaient flotter dans le blanc des yeux, démesurément ouverts, se mit à marmonner des paroles incompréhensibles. Incompréhensibles mais menaçantes, comme un chant de malédiction qu'aurait prononcé un sorcier maléfique. Epouvantés, les élèves le virent lever les bras et leur imprimer d'amples mouvements de rotation. Alors, tous les objets de la classe semblèrent prendre vie.

Les portes de la grande armoire métallique, au fond de la salle, claquaient violemment, provoquant un vent de terreur et de folie dont les vagues semblaient venir s'enrouler autour du professeur, debout derrière son bureau. Les stylos, comme des fléchettes enflammées, filaient à toute allure dans les airs et allaient se planter dans les murs, avec une telle force qu'ils déchiraient les exposés punaisés un peu partout dans la salle. Affolés, les élèves se camouflaient sous les tables pour échapper à ces armes mortelles. Un vacarme de chaises renversées, de cris de terreur, d'appel au secours emplissait la pièce, si silencieuse, un instant auparavant. Au milieu de cette pagaille indescriptible, l'enseignant, immobile, les yeux révulsés, tendit un bras vers l'insolent qui avait osé provoquer sa colère. Comme un automate, le perturbateur se redressa, avec des mouvements mécaniques et retomba lourdement sur son tabouret. Et le tabouret se mit à s'élever, en tournoyant. Le spectacle était tellement saisissant que les autres élèves le fixaient d'un air ébahi, oubliant un instant leur propre terreur. En lévitation entre le sol et le plafond, le tabouret s'immobilisa. Arthur jetait des regards affolés, il essayait de se raccrocher à quelque chose, mais, tout autour de lui, il n'y avait que le vide. Des cris étranglés lui échappaient, comme ceux que pousse une bête prise au piège. Alors, lentement, calmement, Monsieur Martin fit un grand geste circulaire et le tabouret se remit en mouvement. Il se dirigea droit sur la fenêtre qui donnait sur l'arrière du bâtiment. Il la traversa, silencieusement et sans en briser la vitre. A l'instant où l'élève fut avalé par la fenêtre, le calme retomba dans la salle. Les portes de l'armoire se refermèrent, les stylos tombèrent mollement au sol et Monsieur Martin s'écroula sur son tabouret. Il y resta figé, comme une statue de marbre.

Les élèves en profitèrent pour s'évader du cauchemar éveillé.

Quinze jours plus tard, un nouveau professeur de physique-chimie était nommé dans l'établissement et les cours reprurent. Les élèves de 4<sup>e</sup> B attendaient sagement, devant la porte, que le remplaçant de Monsieur Martin les autorise à pénétrer dans la salle. Ils ne parlaient plus entre eux de ce qui s'était passé, ils avaient trop peur et d'ailleurs personne ne les croyait. On leur avait dit que Monsieur Martin avait été hospitalisé. Des rumeurs circulaient, selon lesquelles le professeur avait été interné, suite à une grave dépression. On le savait fragile, irritable, sujet à des accès de colère violents et cette nouvelle n'étonna personne. Quant à Arthur, sa disparition, selon l'administration, n'avait rien de mystérieux. Il avait tout simplement changé de collège, pour suivre ses parents mutés à l'étranger. Ses camarades avaient essayé de le contacter, par téléphone et sur les réseaux sociaux. L'absence de réponse les déconcertait, mais ils connaissaient assez Arthur, son caractère lunatique, pour ne pas s'en préoccuper vraiment. Ce jour-là, quand ils entrèrent dans la salle, ils la retrouvèrent, telle qu'elle avait toujours été : lumineuse, avec ses paillasses blanches et ses tabourets en bois bien alignés. Les affiches des exposés faits par les élèves étaient à leur place et aucune n'était déchirée. Un détail attira pourtant l'attention des élèves : au-dessus de l'armoire métallique, à peine visible, un stylo était planté dans le mur. Et ce stylo était celui d'Arthur.

**Charlotte Marchand - Laura Bez, 4e B, juin 2015.**



## La femme dans le miroir

Trois adolescents se promenaient dans la forêt qui entourait leur village. Ils suivirent un long mur à moitié détruit qui les mena devant d'imposantes grilles, rouillées et à moitié ouvertes. Derrière, une longue allée en graviers blancs conduisait à un manoir tout droit sorti d'un film d'horreur. Délavées par la pluie, les lettres du panneau qui interdisait de pénétrer dans la propriété étaient à peine lisibles. Ils crurent lire « Danger de mort », mais ils passèrent quand même les grilles, poussés par la curiosité et le goût de l'aventure.

Une fois à l'intérieur de la demeure, ils entendirent des grincements, provenant apparemment de l'étage. Intrigués, les trois jeunes gens gravirent une à une les marches du vieil escalier branlant. Une fois en haut, au bout d'un long couloir lugubre, ils virent une lueur vive au-dessus d'une porte. Ils s'avancèrent et Adrien, le plus téméraire, poussa la porte. En grinçant effroyablement, elle s'ouvrit sur une scène d'horreur : les murs, le sol et le plafond étaient couverts de sang. Sur une petite table sculptée était posée une pendule qui indiquait 23 heures 58. Au fond de la pièce, un grand miroir sur pied, entouré de bougies allumées, était posé sur le sol visqueux.

Le miroir renvoyait aux trois amis le reflet de quatre ombres. Ils eurent à peine le temps de s'interroger sur ce mystère et de s'en effrayer que le miroir sembla onduler. Quand la pendule sonna minuit, une silhouette se détacha, jaillit hors de la psyché et avança vers les garçons. Ces derniers, tremblants de peur, tentèrent de fuir, mais la porte se referma brutalement devant eux. Ils coururent dans toute la pièce, à la recherche désespérée d'une autre issue. Mais il n'y en avait pas. La femme portait une robe de mariée maculée de sang. Son visage blême, ses cheveux prématurément blanchis étaient ceux d'une revenante. Elle les suivait d'un pas tranquille, l'oeil égaré et un sourire triste aux lèvres. Les adolescents affolés se serraient les uns contre les autres : la simple idée que cette apparition puisse les toucher les épouvantait. Ils n'osaient pas non plus toucher les murs ensanglantés et restaient pétrifiés dans un coin de la pièce, se disant que leur dernière heure était arrivée.

Quand la pendule marqua minuit cinq, la femme s'immobilisa. Elle regarda longuement les garçons, puis se détourna et courut vers le miroir. Elle le traversa et se figea à l'intérieur. Les adolescents s'approchèrent, à pas hésitants. Soudain, la mariée se retourna et jeta un cri strident. Le miroir explosa et la porte s'ouvrit. Théo et Jules reçurent des morceaux de verre qui les blessèrent au visage et aux mains. Adrien les entraîna vers la sortie. Ils dévalèrent l'escalier et se ruèrent dans le parc. Arrivés à la grille, ils eurent la sensation d'être épiés. Ils se retournèrent d'un même mouvement. Dans le reflet d'une fenêtre de l'étage, il leur semblait distinguer la silhouette d'une femme, à la robe tachée de sang.

Une fois chez eux, ils ne racontèrent rien à leurs parents, de peur de se faire disputer ou de passer pour des affabulateurs. Mais leurs nuits furent hantées par une mariée en rouge.

**Julian Thary - Mattéo Doulos, 4<sup>e</sup> B, juin 2015.**

## La balançoire



Un jour, un couple et leur jeune fils emménagèrent dans une vieille ferme, perdue au fond de la campagne normande. Ils étaient tombés sous le charme de la bâtisse du 18<sup>e</sup> siècle et comptaient la transformer en un havre de paix.

Quand la voiture s'arrêta devant la ferme, les nouveaux venus aperçurent une fillette, assise sur la planche à moitié pourrie d'une antique balançoire, pendue aux branches d'un chêne centenaire. Bizarrement, ils ne se rappelaient pas avoir vu cette balançoire, lors de leurs visites précédentes.

Intrigués, les parents s'approchèrent de la petite fille : ils voulaient lui demander ce qu'elle faisait là et où étaient ses parents. Mais, elle ne leur laissa pas le temps de parler. Les fixant de ses yeux sombres, elle leur dit : « Cette demeure est maudite ! ». Puis, elle descendit de la balançoire et, sans un regard pour les Rossart, elle s'éloigna sur la route poussiéreuse. Interloqués par cette apparition, l'homme et sa femme ne firent pas un geste pour la retenir, ni lui tendre la poupée qu'elle avait oubliée sur la nacelle.

Ils se regardèrent et éclatèrent de rire : décidément, dans les campagnes reculées les superstitions d'antan avaient la vie dure !

L'aménagement se passa à merveille. Ils allèrent se coucher, fatigués mais ravis. En pleine nuit, ils entendirent des grincements et des cris à glacer les sangs. Apeuré, le petit Mike vint rejoindre ses parents, qui le rassurèrent en lui disant que ce n'étaient que des animaux nocturnes en chasse. Mais la voix du père, malgré lui, trahissait son inquiétude. Mike dormit, blotti entre ses deux parents.

La nuit suivante, le père crut entendre une voix qui chantait une berceuse. Il se leva, traversa le couloir et poussa la porte de la petite chambre du fond. Au milieu de la pièce, un berceau oscillait doucement et sur les couvertures reposait la poupée de la fillette à la balançoire. Marc Rossart alla prévenir sa femme, mais quand ils revinrent dans la chambre, la poupée avait disparu. Angèle soutint à son mari qu'il avait dû rêver et il finit par la croire.

Le lendemain, à minuit, Marc fut réveillé en sursaut par des bruits de pas sur le toit. Il sortit et leva les yeux. Dans la faible clarté de la lune, il aperçut son fils debout sur le pignon nord. Il s'empêcha de crier, mais il sentit son corps pris de tremblements et un frisson glacé le parcourut. Effroyablement inquiet, il suivait des yeux la progression de son petit garçon sur le toit pentu. Quand l'enfant arriva tout au bord, il tourna la tête vers son père et dit : « Fallait pas entrer ! ». Il sauta. Fou de douleur, le père ne put s'approcher du corps sans vie.

Il se précipita à l'intérieur de la ferme pour rejoindre sa femme. Elle n'était pas dans leur chambre. Sans réfléchir, il se rua pas vers la petite pièce, au bout du couloir.

La porte était fermée à clef. Pris d'une rage subite, il l'enfonça d'un coup d'épaulé. A l'intérieur, sa femme, de dos, était penchée sur le berceau. Elle se retourna et il vit qu'elle tenait dans ses bras la poupée qu'elle berçait, comme s'il s'agissait de son fils. Il voulut lui parler, mais elle ne lui répondit pas. Alors il s'approcha et se pencha sur le berceau. Ce qu'il vit le fit basculer tout à fait dans la folie...

**Thibaut Grau - Paul Maillard - Rémi Simonin, 4<sup>e</sup> B, juin 2015.**

## Le gîte n° 13

Ce jour-là, à Paris, le temps était déprimant : brume, pluie, vent. J'étais bien content de partir au soleil avec mes parents pour quelques jours de vacances. Ils avaient loué un gîte, dans un complexe touristique de la côte varoise.

Arrivés à destination, j'accompagnai ma mère à la réception pour prendre les clés de notre location.

Derrière son comptoir, une vieille réceptionniste nous reçut aimablement. Mais quand ma mère annonça le numéro de notre maison, elle se figea et nous jeta des airs affolés. D'une main tremblante, elle tendit le trousseau et me regarda droit dans les yeux en balbutiant :

« Maison 13... Malheur.... Pas...Pas... jeux vidéo... »

Elle perd complètement les pédales, la vieille chouette, me dis-je. Ma mère, elle, semblait n'avoir rien remarqué.

Nous rejoignîmes mon père, nous sortîmes les bagages du coffre et nous prîmes le chemin de la maison 13. Rien ne la distinguait des autres locations, si ce n'est qu'elle était un peu à l'écart, au bout d'un chemin de terre défoncé.

En pénétrant dans les lieux, je fus pris d'un frisson d'effroi. Il me semblait être déjà venu dans cet endroit. J'avais l'impression d'avoir déjà vécu dans cette maison, alors que c'était la première fois que j'y mettais les pieds.

Après le dîner, je m'installai dans le canapé confortable du salon pour jouer à mon jeu préféré, « Vampire City ». Mes parents, fatigués par le voyage, montèrent directement dans leur chambre.

Je ne vis pas le temps passer, trop absorbé par mon jeu. Quand je jetai un œil par la fenêtre, je m'aperçus que la nuit était déjà tombée. La lune, disque bien rond dans le ciel nocturne, éclairait de sa lumière blafarde le jardin.

Malgré la fatigue qui commençait à me gagner, je ne parvenais pas à quitter la partie. Mes doigts bougeaient tout seuls, comme possédés. Mes jambes étaient prises de tremblements incontrôlables et ma tête tournait. Une sueur froide inonda mon front et

se répandit à tout mon corps, quand je remarquai que les vampires de l'écran devenaient si réels qu'ils semblaient venir à moi. Une bande menaçante, crocs découverts, yeux rouges et affamés...

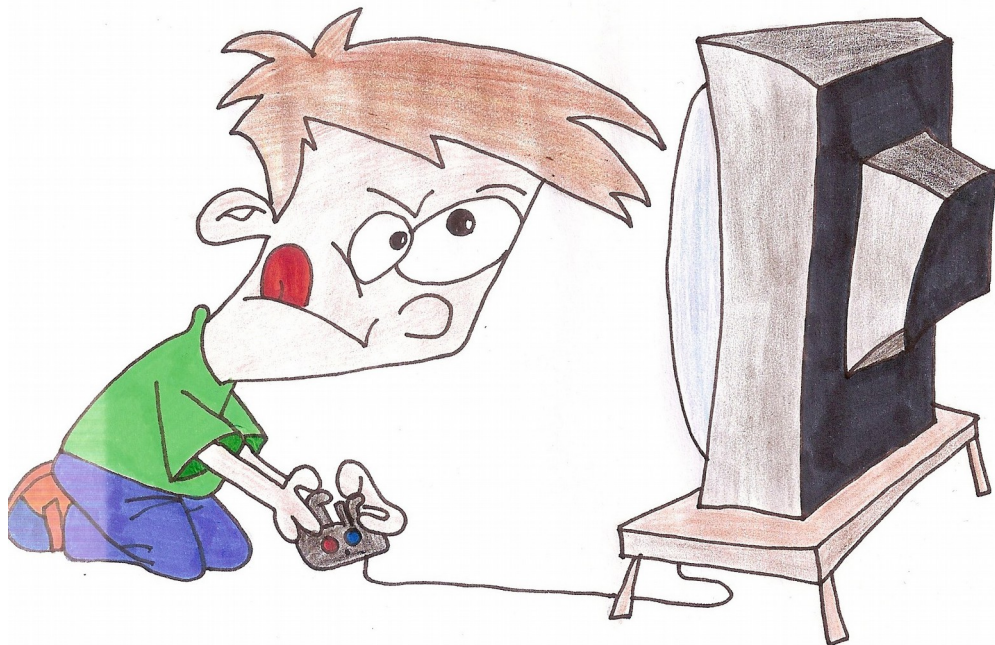
Une lumière aveuglante m'obligea à fermer les yeux.

La voix de ma mère me réveilla et je vis que le jour s'était levé. Mes parents préparaient le petit-déjeuner et pensaient sans doute que je dormais encore. Alors, je m'écriai :

« Papa, maman ! Bonjour, je suis là... », mais ils ne paraissaient pas m'entendre.

Je fis une nouvelle tentative, en vain. Alors, je me dirigeai vers eux. Mais je fus tout à coup stoppé dans mon élan. Une vitre transparente me séparait d'eux...

**Océane Minot, Amélie Vermot, Florine Bontemps, 4<sup>e</sup> C, juin 2015.**



## Possédée

**I**l y a 13 ans, en 2002, nous emménageâmes, Jack et moi, dans une vieille bâtisse couverte de mousse, au milieu de la forêt.

Nous pensions avoir trouvé la maison parfaite pour nous reposer, le temps de ma grossesse. Nos premiers jours furent parfaits, mais cela fut de courte durée. Ce fameux soir, Jack étant sorti chercher du bois, je restai seule à la maison.

Le son d'une vague mélodie venant de la chambre de notre futur enfant attira mon attention. Je montai à l'étage, mais, une fois au palier, la musique s'arrêta. Elle ne pouvait provenir que de la boîte à musique que nous avions achetée pour notre bébé. Intriguée, j'entrai dans la chambre et m'approchai de la boîte. Au même moment la porte claqua et je me trouvai enfermée à l'intérieur. Jack rentra et je lui criai de venir ouvrir la porte. Ce qu'il fit aussitôt. Je dis mes craintes à mon mari. Je lui confiai que je trouvais cette maison étrange. Il me rassura, prétextant que mes appréhensions étaient liées à ma grossesse. Je le crus et il me sembla que les choses reprenaient leur cours ordinaire.

Huit mois plus tard, notre petite Pandora était parmi nous. Nous étions très heureux, enfin notre fille chérie partageait notre vie. Mais, depuis sa naissance, j'avais l'impression que nous n'étions pas que les trois à vivre dans la maison. Parfois des choses étranges arrivaient : une porte qui s'ouvrait toute seule et grinçait, les murs qui paraissaient laisser échapper des sons. Je me sentais peu rassurée, inquiète même.

Un soir, je descendis à la cave chercher du lait et je vis une femme, vêtue de noir,



terrifiante, avec son teint livide, son regard fou et son grand corps décharné. Elle s'approcha de moi. Je restai pétrifiée, trop perturbée par sa présence pour oser le moindre geste. Quand elle fut tout près de moi, elle me glissa des paroles terribles à l'oreille.

Aussitôt, je me sentis comme possédée. J'avais des envies de meurtre et de sang. Je ne contrôlais plus mes émotions, j'étais comme étrangère à moi-même. Plus rien ne comptait, hormis cette voix à laquelle je voulais tellement obéir.

Un soir, alors que je berçais Pandora, la femme en noir fit son apparition dans la chambre. Elle s'approcha de moi et me murmura que je devais tuer ma fille. Il m'était impossible de résister au charme maléfique de cette voix. Alors je posai Pandora dans son berceau et tentai de l'étouffer avec un coussin. Je me mis à hurler, encore maintenant je ne sais pourquoi, et Jack arriva en courant. Il me poussa par terre, ôta le coussin qui asphyxiait notre enfant et lui prodigua des soins qui la sauvèrent.

Lorsque je revins à moi et que je pris conscience de mon acte horrible, Jack avait déjà appelé les secours. Quand les policiers arrivèrent, ils m'arrêtèrent, me passèrent les menottes et me conduisirent au poste. J'étais tétanisée, je restai prostrée de longues heures, incapable de parler. Je m'en voulais abominablement et jamais je n'oublierai ce que j'ai fait cette nuit-là. Je suis condamnée à vivre toute ma vie avec ce lourd fardeau.

Pardon, Pandora.

Je t'écris cette lettre, depuis l'hôpital psychiatrique où je suis enfermée.

A toi, ma fille,

Ta pauvre mère.

**Camille Demolombe, Juliette Demolombe, Léane François, 4<sup>e</sup> B, juin 2015.**

## Le verre de trop

Un soir d'été, j'allai au casino pour essayer de rembourser mes dettes. Je me rendis au guichet pour échanger mon argent contre des jetons et je m'installai à une table de poker où avaient pris place deux hommes assez baraqués et une femme qui portait une longue robe noire.

Je commençai à jouer et m'aperçus que la femme misait de grosses sommes. Pour me détendre, je commandai une bière. Quand il me l'apporta, le serveur me mit en garde. Il me raconta qu'une dangereuse créature hantait le casino et que dès qu'elle buvait, elle se transformait en monstre. Evidemment je ne pris pas cet avertissement au sérieux. Le serveur était soit un fou furieux, soit un alcoolique qui hallucinait gravement.

Je me consacrai au jeu. Les règles étaient simples : le joueur qui perdait une mise devait boire un verre d'alcool. La partie commença.

La dame en noir perdit plusieurs parties et ingurgita beaucoup d'alcool. Le jeu continua ainsi quelque temps.

De temps à autre, je jetais des regards à la femme, qui, me semblait-il, devenait plus imposante à chaque verre avalé. Mais, bizarrement, à aucun moment je ne repensai à ce que m'avait dit le serveur.

Une heure plus tard, je dus pourtant me rendre à l'évidence : en face de moi, ce n'était plus une femme que j'avais, mais un monstre ! Quand elle se dressa et renversa la table, je la vis se métamorphoser en une sorte de minotaure, abominable et visiblement assoiffé de sang.

Elle sauta sur mes deux compagnons de jeu et, bientôt, une grosse flaque de sang se répandit sur le sol. Tout le monde se précipita vers la sortie, mais les portes étaient bloquées et le directeur de l'établissement avait disparu. Dans les instants qui suivirent, des dizaines de clients trouvèrent la mort. La scène était effroyable : le sol visqueux était jonché de corps et de membres sanguinolents. Un lourd silence s'abattit et, caché

derrière une table renversée, je pus observer la créature et je compris que le silence la calmait. Elle se tenait au milieu de la salle, poils noirs, souffle glacial, musculature digne d'un Hercule, yeux rouge vif et regard capable de faire s'évanouir le plus courageux des hommes. Détail horrible : ses poils étaient imbibés du sang encore chaud de ses victimes.

Comme il restait peu de survivants, je sentais que ça allait bientôt être mon tour. Les autres rescapés semblaient penser la même chose, vu la terreur qui se lisait dans leurs yeux. Mais, tout à coup, le serveur nous indiqua que l'on pouvait s'échapper du casino par la sortie de secours.

J'arrivai à cette porte, mais elle était bloquée. Je remarquai au-dessus un conduit d'aération qui menait sans doute au toit du casino. Je montai sur une machine à sous pour y accéder. Ni le serveur ni les autres clients ne me suivirent : ils restaient prostrés dans leur coin et je les abandonnai à leur triste sort.

Je rampai péniblement dans le conduit. Soudain, j'entendis un bruit qui venait d'un peu plus loin. Quand je m'approchai, je vis un jeune homme d'une vingtaine d'années terrifié. Il croyait sans doute que c'était le minotaure qui progressait vers sa cachette. Quand il m'aperçut, il poussa un cri de soulagement. Mais je lui expliquai que la créature était très sensible au bruit et qu'il fallait rester parfaitement silencieux.

Ensemble, nous continuâmes notre progression dans les méandres des conduits d'aération. Nous parvînmes à une trappe qui laissait filtrer les rayons de la lune. Nous étions tellement heureux d'avoir trouvé une sortie que nous nous montrâmes imprudents. Pour ouvrir la trappe, nous tapâmes comme des forcenés et nos coups résonnèrent dans tout le système de ventilation.

Juste en dessous de nous, une main noire, arrachant une plaque de métal, jaillit soudain. Elle s'empara de la jambe de mon compagnon d'infortune. J'essayai en vain de le retenir, mais je n'avais pas la force nécessaire pour le sauver des griffes du monstre. C'était sans espoir. Le minotaure s'acharna sur le corps du pauvre jeune homme, et, moi, j'en profitai pour fuir, tel un voleur. Eh oui, j'abandonnai mon « ami » à sa funèbre destinée.

Aujourd'hui, 11 septembre, je me confesse à vous. J'avoue que cette mésaventure m'a appris à aimer la vie, car j'ai failli perdre la mienne. Mais je me sens coupable, pour survivre, je me suis montré lâche, j'ai laissé un jeune homme plein d'avenir mourir pour sauver ma peau. Et ça, je n'arrive pas à me le pardonner.

L'homme se tut, attendant que le prêtre lui adresse des paroles de réconfort ou de pardon. Mais le curé resta silencieux, le fixant de ses yeux, qui dans la pénombre du confessionnal, brillaient d'une étrange lueur rougeâtre. Le curé sortit de la poche de sa soutane un morceau d'étoffe noire. Et l'homme reconnut la robe noire de la femme du casino...

**Arnaud Pfundstein, Jules Cuinet, Alexandre Parisot, Victor Rougeot, 4<sup>e</sup> C, juin 2015.**

## La ville fantôme

Voici l'histoire de quatre journalistes, un Anglais, deux Français et un Italien, qui avaient entendu parler d'une légende terrifiante. On disait qu'une petite ville de la Vallée de la mort était le repère de dangereux revenants. Ils ne croyaient pas à ces mythes macabres, mais ils décidèrent de mener l'enquête pour connaître les origines de celui-ci.

Après 13 heures de vol, ils atterrirent à Las Vegas, puis ils louèrent une voiture et roulèrent en direction du désert.

La première maison qu'ils aperçurent avait un mur entier couvert d'une inscription géante : « Danger de mort ». Puis, ils croisèrent le chemin d'une vieille femme, qui promenait son chien. L'animal, avec ses poils ternes et clairsemés, avait tout d'un chien empaillé. Peut-être l'était-il d'ailleurs. Encore une de ces pauvres femmes solitaires qui ne se console pas d'avoir perdu son toutou, se dit Tom. La femme les avertit qu'il ne fallait pas se promener la nuit dans les rues de la ville, sinon on en subissait les conséquences. Les quatre hommes voulurent en savoir plus, mais elle ne répondit à aucune de leurs questions et s'éloigna, tirant derrière elle son misérable cabot.

Ils déambulèrent quelque temps, dans les rues désertes, sous une chaleur étouffante, jusqu'au crépuscule. Alors qu'ils se dirigeaient vers l'unique restaurant de la ville, un épais brouillard tomba sur la ville et les enveloppa. Ils ne voyaient pas à deux pas. Un bruit strident leur déchira les oreilles et leur glaça les sangs. L'Anglais tremblait de tous ses membres, mais l'Italien, sûr de lui, sortit de son sac à dos une lampe torche et avança d'un pas résolu.

Soudain, la lumière de la torche disparut. Les trois journalistes crièrent le nom de leur ami, mais il ne leur répondit pas.

Aussi subitement qu'il était tombé, le nuage noir se leva et, sur la chaussée, les hommes aperçurent une longue traînée rouge. Plus loin, le corps de l'Italien gisait, portant des griffures profondes et entouré d'une étrange substance verte. Les survivants perçurent comme des crissements et distinguèrent deux yeux rouge vif.

Epouvantés, ils virent une créature sortir de l'ombre. Les chairs décomposées pendaient comme des lambeaux de haillons autour de son squelette. Le monstre avança lentement vers eux. Tétanisés par la peur, les journalistes restaient cloués sur place, regardant la mort venir à eux. Soudain, la bête fit un bond formidable, se jeta sur l'Anglais et s'acharna sur son corps.

Les deux Français s'enfuirent à toutes jambes, sautèrent dans leur voiture et roulèrent à tombeau ouvert. Quand ils arrivèrent à Las Vegas, ils étaient si traumatisés qu'ils furent internés d'office.

Ils sombrèrent peu à peu dans la folie et jamais aucun article ne parut sur cette étrange aventure. La ville fantôme garde encore son secret.

**Jérémy Vincent, Thomas Stirnemann, Antoine Mezergues, 4<sup>e</sup> B, juin 2015.**

## L'attaque des zombies

Le 15 juillet 2015 , à Paris, un ancien soldat se rendait dans son café favori, le Saint-Valin, quand il entendit des cris d'agonie. Ils venaient du fond d'une ruelle obscure, dans laquelle on entreposait les poubelles des immeubles environnants. Il s'avança dans la ruelle et aperçut, au fond, deux silhouettes, l'une allongée par terre, l'autre, à genoux, penchée sur la première. Il s'approcha encore et se trouva devant un monstre terrifiant qui mesurait au moins deux mètres. Terrifié, il se mit à reculer, tandis que l'homme étendu au sol se relevait. Pâle comme la mort et les intestins pendants. L'ancien militaire hurla et prit la fuite.

Charles entra en trombe dans le premier commissariat qu'il trouva en chemin et cria :

« J'ai vu quelqu'un se faire manger ! »

Un policier le prit à part pour lui parler au calme :

« Qu'avez-vous, monsieur ? »

Charles, d'une voix tremblante et avec des gestes nerveux, lui dit :

« J'ai vu un homme se faire dévorer par un monstre de deux mètres de haut. Après, la victime s'est relevée et s'est ruée sur moi ! J'ai pris mes jambes à mon cou et me voici !! »

Le policier éclata de rire et lui demanda :

« Mon cher monsieur, qu'avez-vous bu ? »

Charles affirma qu'il était parfaitement sobre.

« Partez avant que je m'énerve et que vous colle au trou, rétorqua l'agent de police. Vous me faites perdre mon temps. »

Le militaire quitta les lieux, mais, une fois dehors, il aperçut une cinquantaine de zombies menaçants qui fonçaient sur lui.

Charles se réfugia dans le commissariat et hurla à pleins poumons :

« REGARDEZ DEHORS !!! »

Les policiers jetèrent un œil à l'extérieur. Quand ils virent la horde de revenants, ils se jetèrent sur leurs armes et tirèrent en rafales.

Mais les zombies étaient trop nombreux. Ils envahirent le poste et firent un carnage.



Charles, qui avait réussi à fuir, téléphona à ses amis de l'armée. Ceux-ci le prirent immédiatement au sérieux et envoyèrent une division de soldats armés jusqu'aux dents.

Mais les militaires constatèrent vite qu'ils avaient affaire à des zombies qui ne craignaient pas les balles. Leurs adversaires se relevaient aussitôt après avoir été abattus et leur nombre ne cessait de croître.

Un gradé mit au point un plan : regrouper les zombies dans une caserne désaffectée et s'en débarrasser en faisant exploser les bâtiments.

Trois jours plus tard, tout était prêt : les immeubles autour de la caserne furent évacués et la caserne elle-même truffée de charges explosives très puissantes.

Il ne restait plus qu'à attirer les zombies dans ces lieux. Des soldats volontaires se sacrifièrent : ils serviraient d'appât et entraîneraient l'armée de revenants à l'intérieur des locaux. Marc décida de se joindre à eux. Il était certain de perdre la vie, mais il savait que c'était la seule façon de sauver le monde.

Tout se déroula comme prévu : les zombies se lancèrent à la poursuite des hommes venus les provoquer et ils les suivirent dans l'enceinte de la caserne.

Dès que les derniers groupes eurent franchi les portes de l'édifice, une immense explosion souffla l'ancienne garnison et tous les immeubles du quartier.

Les zombies furent exterminés, Marc et les soldats volontaires disparurent avec eux.

Mais on raconte que l'un des militaires, mordu par un zombie, parvint à s'échapper, en empruntant un tunnel qui menait à la Seine. Et que depuis, il rôde dans les catacombes.

**Maxence Rochat - Théo Feuchot, 4<sup>e</sup> C, juin 2015.**

## Curiosité

**E**n ce début septembre, l'étouffante chaleur accablait les jumelles Johns. Louise, la plus âgée des deux, courait librement dans la prairie, causant l'inquiétude de Jeanne, sa soeur.

Avant de sortir de la maison de leurs grands-parents, les jumelles avaient eu pour consignes de ne surtout pas se séparer - *ce qu'elles pouvaient respecter* - et de ne pas jouer près du marais - *ça, c'était moins sûr*. Au bout de la route, le village apparaissait. Ses vieilles maisons, son église dominante et les grands sapins qui encerclaient parfaitement le bourg silencieux.

- Aucun nuage à la ronde, s'écria Louise, excitée par leur sortie en dehors des murs.

Jeanne, comparée à sa soeur, était beaucoup plus en retrait. Assez timide, elle se cachait derrière ses deux longues nattes châtain clair. Toutes deux, avaient les yeux d'un bleu ciel. Comme à son habitude, la jeune et aventurière Louise menait la danse, entraînant sa soeur d'un endroit à l'autre. Elles arrivèrent, au pas de course devant un gigantesque panneau qui barrait l'accès d'une allée forestière. Sculpté dans le bois, il y avait marqué: "Keep out". Mais, n'ayant pas encore appris l'anglais - la langue de leur père -, elles ne comprirent absolument rien à cette mise en garde.

Plus elles s'enfonçaient dans cette allée, plus elle devenait sombre. Jeanne s'agrippa à la manche de la veste kaki de sa soeur. Les branches d'arbres apparaissaient comme de vilaines mains voulant les attirer à elles. Les jumelles Johns sortirent de cette forêt par un petit chemin de cailloux. Louise fut ravie, quand elle vit, au bout du chemin, un bâtiment abandonné.

- C'est un ancien bunker de la guerre, expliqua Jeanne.

Le bunker ne possédait plus que des vitres brisées, une porte, des murs envahis par les racines grimpantes, sorties des eaux glauques du marais. La porte semblait presque intacte. Louise n'hésita pas et s'aventura jusqu'à elle. Jeanne, quelque peu effrayée, l'avait suivie sans le vouloir. Elle leva d'un mouvement la tête et observa le ciel dont la couleur se confondait avec celle de ses yeux. Elle remarqua, avec beaucoup d'étonnement, que de sombres nuages étaient apparus. Et que le soleil, avait mystérieusement disparu.

Un grincement sinistre la tira brutalement de sa contemplation, Louise venait d'ouvrir la porte. Jeanne essaya de la convaincre de ne pas entrer, mais sa soeur ne l'écouta pas, elle y pénétra. Son réflexe fut de la suivre. A son tour, elle entra.

Dans le bunker, il faisait sombre, une puanteur sortait du plancher et les boiseries étaient moisies. Des cadres poussiéreux et vides habitaient l'un des murs. Sous leurs pas, le plancher craquait, le vent se faufilait entre les fissures des murs et les vitres brisées. Un claquement retentit dans la pièce d'à côté. Elles se figèrent en même temps et se fixèrent dans le blanc des yeux. L'une se remplit de frayeur et l'autre d'adrénaline. Louise se précipita vers l'endroit d'où provenait le bruit. Jeanne resta là. Les pas de Louise s'arrêtèrent, quand elle découvrit une salle comme les autres, elle fut même déçue de constater que le bruit n'était que celui d'une simple fenêtre claquant au vent. Louise revint en arrière. Un frisson glacial remonta dans toute sa colonne vertébrale, lorsqu'elle s'aperçut que sa soeur n'était plus là. Elle s'avança à pas lents.

- Allez, Jeanne, sors de ta cachette, cria-t-elle, essayant de se convaincre que ce n'était qu'une mauvaise blague.

Petit à petit, la peur et la colère se mélangèrent. Elle explosa. Louise bouscula une caisse et en sortirent de longs fils, blonds, fins, tressés. Elle constata, avec effarement, que c'était une des nattes de Jeanne. Son courage disparut. L'adrénaline s'envola. Elle hurlait de plus en plus fort le prénom de sa moitié. Mais elle n'eut pas de réponse. Les larmes montèrent, son coeur tambourinait dans sa poitrine, son sang battait follement dans ses veines. Elle courut à la sortie, mais la porte, refermée, ne

voulait pas la laisser partir.

Dans un coin, elle s'assit. La morve coulait, ses yeux se gonflaient de larmes. Et autour d'elle, c'était le chaos : les fenêtres volaient à travers tout le bunker, les caisses remuaient, des bouteilles vides roulaient en tous sens sur le vieux plancher. Toutes les portes s'ouvraient, se fermaient, en rythme. Le bunker s'animait sous les cris et les pleurs de la jeune Louise. Elle regrettait d'avoir désobéi à ses grands-parents, elle s'en voulait d'avoir emmené sa soeur ici, elle voulait disparaître. Mais elle était condamnée. Louise désirait juste revoir Jeanne, la serrer dans ses bras, casser ses poupées et déchirer ses livres. Dans ce ballet d'objets, quelque chose roula jusqu'aux pieds de Louise. Elle ouvrit grand les yeux et hurla. La tête de Jeanne reposait, là, à la fixer avec ses grands yeux bleus éteints. Louise enlaça la tête, défaisant et refaisant l'unique natte.

Aujourd'hui, une rumeur traîne dans la région ; apparemment lorsque vous regardez à travers une des fenêtres du bunker, vous pouvez y apercevoir, entre les éclats de verre, de longs fils dorés entremêlés d'herbes desséchées. On ne sait pas d'où ils viennent, mais leur présence glace les sangs. Moi aussi, je les ai vus. Et si on écoute attentivement, on peut entendre des pleurs et des rires traverser tout le bâtiment. Tout le monde se pose cette question sans réponse : « Que sont devenues les jumelles Johns en cet après-midi d'automne ? »

Beaucoup entrent dans le bunker, mais aucun n'en sort. Alors, à vous, de tester cette allée et de sortir vivant de cette légende...

**Clémentine Denisot - Maryline NOËL - Pauline MARKIEWICZ, 4<sup>e</sup> C, juin 2015**

## L'amoureuse éternelle

Alexis étudiait au lycée, *Les Hauts de Hurlevent*, il logeait à l'internat, était brillant et studieux. Une journée d'hiver, peu après les vacances de Noël, le professeur de chimie donna un devoir à faire par groupe de deux. Alexis se trouva contraint de travailler avec Sabrina. Une jeune fille, d'une beauté inouïe, petite avec une chevelure rousse, discrète et très mystérieuse. Elle était surtout folle amoureuse d'Alexis ; lui ne s'en occupait pas, car il privilégiait ses études.

Sabrina le harcelait, jour et nuit, et le binôme imposé par le professeur était l'occasion rêvée de se rapprocher de lui.

Un soir, alors qu'ils travaillaient à la bibliothèque sur leur projet de chimie, elle lui posa un ultimatum :

« Soit tu m'aimes, soit je me suicide !

- Arrête ! On en a déjà parlé, je suis venu dans ce lycée pour mes études et rien d'autre ! »

Sabrina partit furieuse, lui adressant ces dernières paroles :

« Tu le regretteras ! »

Le lendemain matin, Sabrina fut retrouvée morte dans sa chambre, elle s'était pendue. Choqué par cette mort, Alexis se sentit coupable de lui avoir répondu si séchement la veille.

Quelques nuits plus tard, le jeune homme se réveilla brusquement, sentant comme une présence dans la chambre. Soudain, il remarqua une photo de Sabrina dans un élégant cadre argenté, posé sur sa table de chevet. Stupéfait, il la regarda, se demandant par quel mystère elle était arrivée là. Un instant, il crut avoir rêvé, mais bientôt l'image sembla prendre vie. Les yeux brillaient, les lèvres remuaient faiblement et bientôt une voix se mit à chuchoter. L'angoisse étreignit Alexis : il avait reconnu la voix de Sabrina. Une lueur blanche traversa la pièce, la silhouette de la jeune fille se dessina au fur et à mesure qu'elle se rapprochait. C'était elle, dans les mêmes vêtements que le soir de la dispute, son visage avait la pâleur d'un linceul, la corde avec laquelle elle s'était tuée pendait autour de son cou, des stigmates rougissaient sa gorge pâle. Paralysé par la frayeur, il resta sans voix. Sabrina le ligota au montant du lit à

l'aide de sa corde. Epouvanté et dérouté, il balbutiait des mots incompréhensibles. Sabrina s'approcha à quelques centimètres de ses lèvres, et murmura :

« Embrasse-moi et je te laisserai vivre. »

De peur qu'elle ne lui fasse du mal, et sans trop réfléchir, il l'embrassa...

Couvert de sueur, il se réveilla en sursaut. « C'était un horrible cauchemar, se disait-il. Elle n'a jamais été là. » Il prit son courage à deux mains pour se lever ; mais en s'habillant, il remarqua des marques suspectes sur ses poignets. Avait-il ou non été victime d'un cauchemar ? Il posa les yeux sur la table de chevet et vit Sabrina qui lui souriait dans son cadre argenté.

Cinq ans après, cette histoire le hantait toujours, les souvenirs de cette nuit étrange étaient encore bien présents dans son esprit. Il n'en parlait à personne, craignant de passer pour un fou. Il essayait de trouver des explications rationnelles, mais aucune n'apportait de réponse aux marques qu'il avait aux poignets et qui refusaient de disparaître.

**Mélina Dikmen - Pauline Dupont - Mathilde Lambert - Chloé Michon, 4<sup>e</sup> C, juin 2015.**

## Les vampires de la forêt





C'était en automne 1800, dans un petit village, cerné par une forêt sombre et lugubre, quelque part au fond de la Cornouaille.

Ce village était apparemment comme les autres, à une exception près : il valait mieux ne pas s'aventurer dans les bois sombres, à la nuit tombée, car il s'y passait d'étranges phénomènes.

Ce jour-là, de jeunes villageois, se moquant des légendes racontées par les anciens, transgressèrent l'interdit. A la nuit tombée, ils partirent pour la sinistre forêt.

Des semaines plus tard, on retrouva leurs corps, déchiquetés et exsangues. La nouvelle se répandit dans tout le village. Les bûcherons qui avaient découvert les cadavres se dirent que cela ne pouvait plus durer ainsi. Ils voulurent mettre fin aux rumeurs folles qui couraient racontant que des monstres hantaient les bois, *leurs* bois.

Ils menèrent eux aussi une expédition nocturne. Un seul en revint. Malheureusement, le pauvre homme était si choqué qu'il n'eut le temps de murmurer que ces deux mots : « Des vampires... », avant de mourir d'une crise cardiaque.

Les villageois étaient terrorisés, littéralement terrifiés et ne savaient que faire. Les plus courageux montèrent un nouveau raid contre ces prétendus vampires. Mais très peu revinrent vivants.

Il fallait trouver une solution : la population avait diminué de moitié et le village vivait dans l'épouvante.

Le maire réunit tous les habitants à l'église, afin de réfléchir à un plan d'action.

Il leur fallut plusieurs jours pour en élaborer un qui avait des chances de réussir et de débarrasser le village de ces monstres sataniques.

Le plan était simple : un corps, pour attirer les vampires ; des croix et de l'ail, pour les prendre au piège. Le tout placé dans le cimetière.

Il leur suffisait de déposer un cadavre frais dans le cimetière et de dissimuler sous le corps une quantité de croix et de gousses d'ail.

Les vampires attirés par l'odeur viendraient jusqu'au cadavre, mais se figeraient en flairant l'odeur insoutenable de l'ail et la présence, encore plus terrible, des croix. C'est alors que les villageois sortiraient de l'église et les attaqueraient à coups de hache et de fourche.

Ils attendirent la prochaine pleine lune pour mener à bien leur plan. Et tout fonctionna comme prévu ! Les monstres de la nuit se transformèrent en chauves-souris et s'envolèrent à tire d'aile loin du village et de la forêt.

Le village retrouva la paix et la joie revint peu à peu.

Jusqu'au jour où, sortant de chez lui, pour aller travailler dans les champs, un paysan sentit des gouttes épaisses sur son visage. Le ciel étant d'un bleu limpide, il s'étonna et leva les yeux.

Il découvrit un cadavre, pendu par les pieds au sommet de son toit et regarda, avec horreur, les deux longs filets de sang qui s'en échappaient.

**Schady Colin - Eve Guyot - Sandra Jacquinot - Flavie Petitjean, 4<sup>e</sup> B, juin 2015**

